

L'expérience de l'amour dans le *Journal* de Marie Uguay, entre aliénation et émancipation

ARIANE GRENIER-TARDIF

CAROL GILLIGAN, AVEC SON OUVRAGE *In a Different Voice*, publié en 1982, reconnaît la pertinence de recourir au récit de soi tel qu'utilisé en littérature pour montrer la force du sujet constitué dans l'interdépendance et dans la vulnérabilité. L'emprunt à la narration littéraire pour théoriser le *care* existe déjà. Depuis la parution de cet ouvrage, le *care* s'est développé au sein de plusieurs disciplines (psychologie, philosophie, sociologie), y compris les études littéraires (notamment avec les théoriciennes Marjolaine Deschênes, 2015; Maïté Snauwaert, 2015; Dominique Héту, 2016, et Amelia DeFalco, 2016). Dans cette lignée de « littérature *care* » (Deschênes 215), je propose d'interroger l'expérience amoureuse ainsi que le discours amoureux présentés dans le *Journal* de Marie Uguay, publié en 2005, avec les théories féministes et l'éthique du *care*, de manière à faire apparaître le paradoxe entourant les dimensions de vulnérabilité et d'émancipation des femmes dans cette œuvre littéraire.

Dans un premier temps, il sera question de montrer la portée féministe du genre littéraire du journal intime et personnel et, par la suite, de présenter l'œuvre analysée, soit le *Journal* de Marie Uguay. L'analyse que je propose tiendra en deux temps. D'abord, il s'agira de comprendre comment l'expérience amoureuse de la diariste relève d'un apprentissage sexiste de l'amour hétérosexuel romantique, et comment cette expérience se vit dans l'aliénation. Ensuite, après avoir posé ce versant négatif de l'amour vécu par la diariste dans le *Journal*, il faudra se pencher sur une seconde portée de l'amour que présente le *Journal* de Marie Uguay, où il est question de philosophie, d'une vision qui s'interprète avec l'éthique du *care*, plus précisément à partir des notions de vulnérabilité et de relationnalité. Ce deuxième temps de l'analyse permettra de comprendre la complexité de l'expérience paradoxale, aliénante mais émancipatrice, que vit Marie Uguay de l'amour.

Le journal intime, une pratique investie par les femmes

Penser l'écriture intime, et plus spécifiquement le journal personnel, dans une perspective féministe participe de cette intention que les mouvements féministes tentent depuis longtemps de réaliser : reconnaître que le privé est politique. La pensée féministe en littérature a bien montré que la tradition littéraire occidentale possède tout un appareillage qui catégorise les textes et qui perpétue les rapports de pouvoir, classant et hiérarchisant les différents textes existants, et que, au sein de cette société patriarcale, raciste, capitaliste, les écritures des groupes marginalisés sont très peu ou pas considérées. Pourtant, ces littératures existent, et il faut faire l'effort de retracer les lieux textuels et littéraires qui présentent, imaginent et revisitent les existences qui restent invisibilisées. Sans restreindre l'écriture des femmes à un thème singulier ni lui attribuer une essence, il s'agira de montrer, par l'analyse du *Journal*, que l'écriture de Marie Uguay s'inscrit dans une littérature des femmes, où la vie privée détient une valeur et une portée politique.

D'après Françoise Simonet-Tenant, si la pratique du journal intime existe tant chez les hommes que chez les femmes, en ce qui concerne la publication du journal, le ratio n'est pas égal. Pour être publiés, les journaux de femmes sont confrontés à plus d'obstacles matériels que ceux des hommes. Simonet-Tenant soutient, par exemple, que le « décalage entre les pratiques réelles et le passage à la publication chez les diaristes femmes, la représentation dévalorisante que l'on se fait de leurs journaux et qui conduit à les négliger » constituent des obstacles qui rendent moins accessible la publication des journaux intimes féminins, tout en contribuant au silence qu'opère l'Histoire sur les diaristes femmes (73).

Cette littérature dite intimiste a d'ailleurs trop souvent été qualifiée d'apolitique, de frivole ou de paralittérature, comme le soutient Pascale Noizet dans son article « L'amour moderne : de tradition en transgression ou... la féminité en question » (9). En fait, les critiques littéraires délégitiment, depuis longtemps, l'écriture féminine, évinçant ainsi la dimension politique de l'expérience des femmes et perpétuant un réel mutisme de certaines réalités dont le *care* fait partie, notamment la vie affective, le relationnel, le travail domestique, les violences sexuelles, la maternité, l'hétérosexualité, la politique du corps, l'amour et la sexualité. D'autre part, les écrivaines qui font part de leurs expériences émotionnelles et relationnelles sont recalées du côté du sentimentalisme.

Le problème entourant la catégorisation intimiste ou sentimentaliste découle d'une lecture biaisée, qui fait des écrits de femmes une écriture sexualisée, alors que les textes écrits par des auteurs masculins sont dispensés de cette lecture (Olsen 230).

Par ailleurs, d'après Noizet, il y a un parallèle à faire entre le journal intime écrit par les femmes et le roman d'amour, aussi connu sous l'appellation de roman Harlequin, littérature qui se destinait à un public féminin (8). Dans un cas comme dans l'autre, si l'amour est traité par le discours de l'auteure, c'est dans l'intention de mettre au jour « les règles et les marques qui organisent la féminité amoureuse » (20). Le sujet amoureux dévoile une vision de l'amour imposée socialement, souvent au cœur de la construction des identités sexuelles. Pour le dire sommairement, en plus de véhiculer une conception de l'amour sous une forme conventionnelle, soit celle prescrite socialement, l'héroïne du journal ou du roman Harlequin expose aussi la socialisation des catégories de sexes (18). Comme le roman d'amour, le journal intime, en tant que texte qui aborde le privé, l'intime et les sentiments, agit à titre de « texte [qui] ne plonge pas son lectorat dans une féminité donnée, mais [qui] insiste bien au contraire sur le fait qu'elle est acquise par des pratiques sociales très concrètes » (13).

Comme le mentionnent Pierre Hébert, Patricia Smart ou, plus récemment, Manon Auger, qui se sont attardés à l'étude du journal intime au Québec, il est important de préciser que l'intime n'a pas toujours été le propre du journal et encore moins celui des femmes. Alors qu'Hébert souligne qu'au Québec l'écriture de l'intime naît au milieu du 20^e siècle (18), Smart relève que ce n'est qu'au milieu du 19^e siècle que la pratique du journal intime au féminin s'élargit (165). Hébert explique bien qu'écrire l'intime n'implique pas une simple écriture de l'intérieur hermétique, aseptisé de ses ancrages sociaux et extérieurs (18). Au contraire, à son avis, écrire l'intime, c'est être en mouvement, c'est tenter de cerner l'enchevêtrement entre extérieur et intérieur, entre vie privée et vie politique (18). Smart interroge, pour sa part, le journal intime des femmes avec un regard féministe qu'elle pose sur le rapport qu'ont les auteures à l'amour, à l'identité, ainsi qu'à leur autonomie. Cette spécialiste de l'écriture des femmes relève que le journal intime constitue un genre littéraire privilégié de la vie intérieure et extérieure des jeunes filles et des femmes au Québec (166). Elle ajoute à cela que les femmes y consacrent une écriture où le moi et l'identité

sont interrogés, ce qui « offre un espace-miroir à l'abri des regards extérieurs où l'on peut se révéler sans excuses, chercher sa voie, évaluer son progrès, se lamenter de ses échecs et, idéalement, construire un moi capable de penser et d'agir indépendamment des pressions exercées par le milieu » (165). Également, Françoise Simonet-Tenant soutient que le sujet, le moi « féminin » que mettent sur papier les diaristes, s'inscrit de « manière indirecte, à travers l'écran des autres, et ce parce qu'elles auraient été conditionnées à s'effacer » (72). Il faut dire que cette conception du moi que présente le journal féminin existe dans l'altérité ou, pour reprendre la terminologie de l'éthique du *care*, dans le rapport relationnel vulnérable.

Le *Journal* de Marie Uguay

Marie Uguay est une poétesse montréalaise née en 1955 et décédée en 1981 d'un cancer des os, qui lui a également valu une amputation de la jambe droite en 1977. Son œuvre poétique comprend trois recueils : *Signe et rumeur* (1976), *L'outre-vie* (1979) et *Autoportraits* (1982). Son *Journal* (2005) regroupe, quant à lui, 11 cahiers rédigés entre 1977 et 1981, depuis le moment où elle est entrée à l'hôpital jusqu'à son décès. Le *Journal* a un contexte de publication bien particulier : c'est Stéphan Kovacs, le compagnon de vie de Marie Uguay, qui, après la mort de l'auteure, sera responsable du choix des cahiers, de l'édition ainsi que de l'organisation temporelle de ceux-ci (12). Pour l'auteure, ces 11 cahiers constituent donc, loin du regard des autres, un espace de création dans lequel on retrouve des poèmes, des correspondances amicales et des notes personnelles. Le *Journal* se caractérise principalement par une écriture spontanée qui laisse transparaître les soucis quotidiens de la diariste, ceux qui l'aliènent. La texture de l'écriture uguayienne exige qu'on prête attention aux ambiguïtés, aux paradoxes retrouvés dans l'expérience subjective de la diariste, sans quoi l'on se prive de la pensée de la poétesse.

Éclairer ce texte personnel d'Uguay au moyen des théories du *care*, telles que formulées par Pascale Molinier, Sandra Laugier et Patricia Paperman dans *Qu'est-ce que le care? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, permet de lire autrement des éléments discursifs de l'intime qui participent grandement à l'expérience des femmes dans leur rapport au *care*. Cette méthodologie amène à voir la vulnérabilité et la relationnalité que vit la diariste, de même que l'écriture et l'amour

qu'elle aborde constamment dans son texte, et à les rattacher à sa réalité. Ainsi, il s'agit, dans cette analyse, d'interroger, chez Uguay, l'obscur intimisme rattaché à la féminité à partir de l'éthique du *care* pour mieux comprendre comment le discours amoureux de la diariste est autant un lieu d'aliénation qu'un lieu d'émancipation des femmes.

L'identification des femmes par la quête amoureuse

La mise en relation entre l'identité de femme et la quête amoureuse n'est pas nouvelle. En 1949, Simone de Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe*, estime déjà que le rapport à l'autre dans la construction identitaire des femmes n'est pas donné par une supposée nature. Beauvoir relève que « [l]e mot "amour" n'a pas du tout le même sens pour l'un et l'autre sexe et c'est là une source de graves malentendus qui les séparent. [...] [L]'amour n'est dans la vie de l'homme qu'une occupation, tandis qu'il est la vie même de la femme » (376). Voilà que le lien entre les femmes et l'amour est, depuis le siècle dernier, critiqué par la perspective féministe. Or, actuellement, de nombreuses féministes s'attardent encore à démanteler le sexisme et le patriarcat insérés dans les représentations et les pratiques amoureuses (Jónasdóttir et Ferguson 33). Plus récemment, la féministe américaine bell hooks, avec son ouvrage *Communion: The Female Search for Love*, vient, elle aussi, remettre en question le rapport à l'amour. Elle y retrace le chemin qui amène « les femmes, dans cette culture patriarcale, à trouver leur valeur, leur identité dans la quête amoureuse » (xiii; notre traduction). Selon bell hooks, les femmes apprennent très tôt à chercher l'amour à travers le regard de l'autre par exemple, car pour elles, les racines de l'amour apparaissent à l'extérieur d'elles-mêmes. Elles nourrissent cette illusion que l'amour ne peut advenir que de la volonté des autres — des hommes dans le cas de l'hétérosexualité (xiii). Par ailleurs, cette auteure féministe explicite bien comment la socialisation de l'amour, comme trame narrative adressée aux femmes, implique plus qu'une identification à ce narratif, car elle entraîne une prise en charge matérielle et relationnelle des hommes (et enfants) qui les entourent (85).

Dans *Love: A Question for Feminism in the Twenty-First Century*, publié sous la direction d'Anna G. Jónasdóttir et Ann Ferguson, l'amour retrouve son ancrage politique et, en faisant appel à la sociologie, les auteurs y déterrent les mécanismes les plus importants de l'amour hétéronormatif. D'ailleurs, pour l'une des coauteures de cet ouvrage

sociologique, Kathleen Lynch, l'amour constitue l'un des lieux les plus féconds pour la reproduction de l'oppression des femmes : « The relational realities of nurturing constitute a discrete site of social practice within and through which inequalities are created » (173). Selon ces auteurs, dans son contexte hétérosexuel, l'amour se base sur des relations de pouvoir entre homme et femme dans une intimité encore mise à l'écart de la sphère économique et politique (2, 3). À ce sujet, Kathleen Lynch propose de voir les rapports relationnels de *care* comme un « réseau discret de pratiques sociales dans lesquelles ont lieu des rapports de pouvoir » (Jónasdóttir et Ferguson 173; notre traduction). À cet effet, l'apprentissage qu'on fait de l'amour hétérosexuel romantique se fait à travers des rôles spécifiquement attribués aux hommes et aux femmes. De cette manière, les pratiques et discours de l'amour deviennent un travail, une occupation et une préoccupation assignés aux femmes. Néanmoins, il reste vrai que les hommes ont besoin d'intimité autant que les femmes et que les femmes désirent une autonomie autant que les hommes, soutient bell hooks (xiii). Or, ce que prescrit l'amour moderne hétéronormatif encourage une intériorisation de l'amour sexiste où le mythe du sacrifice de soi pour l'autre (d'une femme pour un homme) agit à titre de croyance populaire (xiii). De cette intériorisation de l'amour, les femmes apprennent à s'identifier à la quête amoureuse (xiii) qui, dans le contexte du patriarcat, les mènera à un amour empoisonné, à une perte de soi, un peu comme le laisse présager la lecture du journal intime de Marie Uguay.

L'amour comme lieu d'aliénation

Le *Journal* d'Uguay présente une jeune poétesse qui se raconte à travers ses interrogations, ses déceptions et ses créations. Uguay n'est ni une mère, ni une épouse, mais ses expériences de la maladie et de l'amour témoignent de son rapport complexe, ou plutôt paradoxal, à sa féminité et, surtout, à sa création. Le rapport au monde d'Uguay est donc marqué par ces expériences d'aliénation et son éducation privilégiée ne l'empêche pas de mesurer sa valeur intellectuelle et son identité à la valeur des hommes qu'elle côtoie : « J'ai constaté l'ampleur de mon aliénation. Au lieu de tenter de me réaliser à travers le travail, la création, à travers de multiples expériences, j'ai toujours tenté de me réaliser à travers l'autre, l'homme. Comme si rien ne pouvait avoir d'intérêt en dehors de l'amour » (160).

En fait, ce qui ressort de ce passage s'apparente à un paradoxe qu'Uguay constate dans son rapport à l'amour. À travers la dénonciation de l'ambivalence de ses sentiments, elle parle de sa prise de conscience de son aliénation, de son oppression, qui persiste dans l'expérience amoureuse qu'elle décrit tout au long du *Journal*, la sienne, mais celle des femmes. Il y a, dans cette révélation, les prémices d'une réflexion féministe. L'aliénation, chez Uguay, est un peu cette intériorisation du regard de l'autre (celui des hommes) et des normes sociales patriarcales qui influencent la perception que les femmes ont d'elles-mêmes et qui imprègnent leurs expériences individuelles et collectives. Même si Uguay exprime ses souffrances personnelles, elle reconnaît, d'une certaine manière, que cette aliénation identitaire et relationnelle ne se limite pas à l'échelle individuelle, mais s'opère aussi à l'échelle sociale :

Parfois je vois très bien des milliers de femmes qui marchent, leur solitude est tellement vaste et elle me touche tellement, elle est tellement pareille à la mienne et la mienne pareille à la leur, que j'ai cette étrange impression que c'est tout l'univers qui s'engloutit en moi, que tout le cosmos glisse dans nos cœurs, nous laissant transparentes. En fait je vois des foules de femmes mortes, englouties par un oubli éternel. Quand je ressens l'infini, l'éternité, c'est à la solitude de ces femmes que je pense. (85)

Ainsi, elle se dit « aliénée comme toutes les femmes par les “patterns” sociaux. [Elle] le sai[t] » (31). Quant à son sentiment d'aliénation, Uguay en arrive à le définir ainsi :

Penser au film *L'Histoire d'Adèle H.* de François Truffaut. Femme qui met toute son énergie (son génie) à poursuivre un amour (un désir) imaginé. Mystification grandiose autour d'un homme. La mène à la folie. Son écriture, écrasée par celle du père, demeure maladroite, inconséquente. Elle propulse ses élans de création vers un amour improbable. (Cet homme banal devient tout.) Aliénation : ne se réaliser que dans la quête amoureuse, se donner à l'autre jusqu'à l'éclatement total de soi. Adèle H. un génie assassiné. (Son père : “le Père” régnant et possédant du système de l'écriture.) Elle ne peut renoncer, elle ne peut l'atteindre. Elle poursuit fébrilement un journal fou. Et toute sa quête d'absolu, sa force vitale, elle la canalise vers un homme (peu importe qui il est) jusqu'à la folie. Aucune issue à cette dépense inutile. (71)

Cette définition de l'aliénation souligne le danger de penser que la réalisation personnelle, identitaire ne passe que par la quête amoureuse, par le fait de se donner à l'autre jusqu'à l'éclatement de soi. Cette manière de concevoir l'aliénation ne va pas sans rappeler la vision de l'oppression psychologique des femmes que la théoricienne féministe Sandra Lee Bartky qualifie, dans son ouvrage *Feminity and Domination: Studies in the Phenomenology of Oppression*, de déshumanisante et dépersonnalisante (30). L'aliénation dont nous parle Uguay dans son *Journal* implique donc la perte d'une autonomie — ressentie fortement dans son rapport amoureux à Paul ou dans son rapport à la maladie —, laquelle Uguay désire retrouver, notamment par l'écriture. En effet, le passage ci-haut définissant l'aliénation montre bien que la diariste désire se prioriser et ne plus sombrer dans ce rapport à l'homme qui l'éloigne d'elle-même : « Passer de mon énergie à l'absence, à l'accueil, parce qu'un homme me plaît. C'est ridicule. J'ai fini de vouloir plaire à tout prix. Il faut d'abord et tout simplement que je me plaise à moi-même » (65).

Dans ce même extrait, Uguay se réfère à l'orientation de son énergie, tournée vers la quête d'un amour impossible plutôt que portée vers la création. À ce sujet, Nancy Huston a bien su montrer comment les femmes créatrices, telles que Virginia Woolf, Sylvia Plath, Simone de Beauvoir et Zelda Fitzgerald, ont exposé leur expérience de la fameuse dichotomie procréation/création. Uguay, elle aussi, interroge le rapport entre l'amour et le génie.

Force est de constater qu'à travers son discours amoureux, Uguay examine son rapport aux normes patriarcales. Pour elle, l'aliénation réside (non pas de manière exhaustive) dans son rapport aux hommes, dans son expérience de l'amour : « Aliénation vieille de deux siècles pour le moins : la quête de mon identité est reliée à l'amour » (60). Également, elle évoque la dépendance affective de laquelle elle voudrait se déprendre : « Je voudrais me défaire complètement de ma dépendance affective face à Paul, parce que je sais toute la peine que je peux y encourir. Être seule à aimer et surtout ne plus pouvoir se passer de quelqu'un. Ou plutôt sentir, penser que l'on ne peut plus s'en passer » (38).

Les conditions matérielles tout comme les discours socioculturels inscrivent le quotidien d'Uguay dans une dynamique sexiste, où le sujet lui-même perpétue la dévaluation de son sexe, mécanisme qui, selon

Ilana Löwy, garantit la reproduction de l'oppression de sexe (50). Dans le cas d'Uguay, il prend forme dans le sentiment amoureux :

Autant préférer cette solitude à l'autre. Je ne marcherai plus à côté de moi, mais dans mes propres pas. Je veux entendre ma propre danse et respirer du seul plaisir d'être avec moi. Ô femme, comme on t'a aliénée, comme on t'a bernée de t'avoir voulu vivante de l'autre, avec l'autre, par l'autre, et comme une sorte de goule, j'ai voulu me nourrir de l'amour des hommes. J'ai voulu donner, mais c'était dans l'unique but de recevoir. (185)

On peut y lire un refus des discours hétéronormatif et patriarcal. Dans la même lignée de ce qui a été présenté comme étant l'identification des femmes à la quête amoureuse critiquée par bell hooks, l'expérience amoureuse de la diariste dans le *Journal* tend tout autant vers ce construit social : alors que les femmes apprennent à se construire dans l'altérité, l'identité masculine se construit dans une autonomie illusoire qui ne reconnaît pas le rapport à l'autre (19). Le regard des hommes qu'Uguay désire désespérément représente en quelque sorte cette approbation patriarcale à laquelle elle doit se référer pour s'inscrire dans le monde. Bell hooks, dans son ouvrage *Communion: The Female Search for Love* (xv), explique ainsi ce phénomène : « From birth on, most females live in fear that we will be abandoned, that if we step outside the approved circle, we will not be loved. Given our early obsessions with seducing and pleasing others to affirm our worth, we lose ourselves in the search to be accepted, included, desired » (xv). La validation du féminin qui survient dans ce rapport d'oppression constatable, dans le journal intime d'Uguay, peut bien être le lieu d'un sentiment d'aliénation.

Uguay reconnaît que le souci de l'autre, de l'amour duquel elle se sent prisonnière, découle d'une socialisation, voire que ce n'est pas le souci de l'autre, mais plutôt l'ampleur de cet égard qui est dérangeante pour sa survie. La mise en discours et la prise de conscience de son aliénation (Uguay 71) rendent sa pensée transparente. Il y a, dans l'écriture uguayienne, la complexité du discours intérieur de cette femme qui négocie les normes de la féminité hétéronormative et contraignante et ses désirs d'émancipation :

À force de vouloir ne pas oublier, je me suis enchaînée aux vieilles sensations, aux anciens désirs, je suis celle que la société a voulue [*sic*] que je sois et non moi-même, j'ai accumulé les interdits de

notre monde, ses frustrations, ses peurs. J'ai voulu me désaliéner des peurs familiales et maintenant je dois émerger des contraintes sociales. Je suis soumise à l'idée que je me fais des saisons. Jamais rien ne me semble avoir été décidé par moi, mais imposé du dehors par les autres, le temps. [...] Je ne me sens pas libre, je suis esclave de fantasmes que je n'ai pas choisis. (112)

Un autre élément doit être nommé dans la dénonciation d'Uguay quant à l'aliénation des femmes dans l'amour. En plus de s'attaquer à la vision de l'amour hétérosexuel véhiculée par la société, Uguay critique l'attitude des hommes, principalement celle des amants connus. Paul, son médecin dont elle se dit amoureuse, se voit tenu responsable, en ce sens qu'Uguay inscrit dans son cahier, noir sur blanc, que Paul, pour qui elle a tout fait, n'en a pas fait autant pour elle (146). Elle associe l'amour qu'elle lui porte à un privilège qu'il s'arroge : « comme mon amour le flatte, il n'est pas intéressé à l'éliminer » (58). D'autre part, Uguay fait un constat plus général de ce même privilège qu'elle retrouve chez ses amants :

Ils ne peuvent donner sans être sûrs de posséder, ils pensent à se protéger, ils mesurent leur émoi, ils comptent leurs heures et leurs orgasmes. Ils vous aiment patiente, mais eux n'attendent jamais; ils s'en vont. Ils vous aiment inatteignables [*sic*], posée sur un socle, et ne vous désirent plus vivante, turbulente et inquiète. Les hommes sont toujours à côté de l'idée que l'on se fait de l'amour. (186)

Elle ressent donc une aliénation dans sa manière de vivre l'amour, aliénation qu'elle reconnaît avoir intériorisée. Son œuvre dévoile une parole de vulnérabilité et de dénonciation qui tente de démystifier le mythe amoureux que la société projette (158), en proposant un discours où l'amour n'est pas qu'aliénation : « Amour et désir ne contiennent aucun infini, aucune éternité, ce sont des réalités frustes et quotidiennes, des douceurs banales » (158).

Quelques réflexions à l'intersection du *care* et de la littérature

[L]e *care* est précisément l'introduction du politique dans le privé.
— Molinier, Laugier et Paperman 187

Dans la perspective des éthiques du *care*, la lecture du journal intime de la poétesse Marie Uguay laisse entrevoir « les dimensions ambiguës de la vie affective » (Molinier, Laugier et Paperman 20) qui ne sont pas nécessairement facilement saisissables, comme le soulignent

les éthiciennes du *care* Pascale Molinier, Sandra Laugier et Patricia Paperman :

Aussi longtemps que le *care* est confondu avec l'amour et la féminité, il existe un vaste répertoire sémantique pour en parler et même si le récit est erroné, même s'il condamne le *care* à rester dans le domaine des affaires privées, il fonctionne néanmoins comme récit, il est audible, compréhensible, recevable. À partir du moment où le *care* commence à se penser comme ce qu'il est, c'est-à-dire un travail, le récit se modifie, faisant apparaître des dimensions ambiguës de la vie affective (se soucier des autres génère des affects ambivalents) et d'autres niveaux de responsabilité (organisationnels et politiques). (20)

Dans son minutieux travail *Imagining Care: Responsibility, Dependency, and Canadian Literature*, publié en 2016, Amelia DeFalco fait état de la portée polysémique du concept du *care*. Le posant tantôt comme outil patriarcal socialement construit, tantôt comme éthique, entre le savoir-faire et le savoir-être, DeFalco, théoricienne importante pour le développement des éthiques du *care* appliquées à la littérature, fait remonter la dualité entourant ce concept au tournant du millénaire : « [C]are is affection, devotion, responsibility, even obligation; it is action, behaviour, motivation, and practice: care feels and care does » (5). Pour cette auteure, l'exercice de lire des œuvres littéraires à partir de l'éthique du *care* permet ceci : « The depictions of care in the literary texts [...] bring to light how and why this “mattering” is so complicated and difficult, and yet inescapable and important » (6). Par ailleurs, comme le soulignent Molinier, Laugier et Paperman, « [L]e *care* renvoie à une réalité bien ordinaire que nous ne voyons pas parce que précisément elle se définit par l'invisibilité : le fait que des gens s'occupent d'autres, s'en soucient et ainsi veillent au fonctionnement (ou au commerce) du monde » (165). Les théories du *care* ont, donc, une portée politique, dans la mesure où elles remettent sur le plan politique le travail invisibilisé, le relationnel et les privilèges. De plus, elles repèrent les conditions matérielles qui s'organisent dans des systèmes selon des rapports de pouvoir sexistes, faisant en sorte que certaines activités sont valorisées alors que d'autres sont tues (160). Par exemple, l'assignation des femmes au travail domestique, aux activités du « privé », aux activités matérielles comme morales qui sont dévaluées n'est pas due à une nature; cette division est construite et arbitraire (165).

Selon ces trois théoriciennes, la politisation du *care* est une condition *sine qua non* pour arriver à une éthique du *care* (166). Avec son ancrage politique et éthique, cette théorisation permet à la fois de comprendre l'établissement de rapports de pouvoir systémiques, mais également de comprendre le récit individuel et relationnel d'un ou une *care-giver* et d'un ou une *care-receiver*. En fait, « [l]e *care* est inséparable d'une éthique de la perception particulière des situations, moments, motifs, telle qu'elle nous est offerte par notre rapport intime aux séries qui sont inscrites dans notre vie quotidienne » (189). Molinier, Laugier et Paperman disent que « [l]'éthique du *care* appelle notre attention sur ce qui est juste sous nos yeux mais que nous ne voyons pas, par manque d'attention ou justement parce que c'est trop proche » (165). Cette lecture de l'invisibilisé, du « trop proche », elles la nomment « la texture d'être », qui requiert de prendre en compte le particulier, soit « les gestes, les manières, les habitudes, les tours de langage, les tours de pensée [...] d'un individu ou d'un peuple » (175). Elles ajoutent à ce sujet que « [l]a texture désigne alors une réalité instable, qui ne peut être fixée par des concepts, ou par des objets particuliers déterminés, mais par la reconnaissance de gestes, de manières, de styles » (176). Dans cette optique, rapprocher la littérature des théories du *care* n'est pas un lien forcé, même qu'au contraire, analyser le *Journal* de Marie Uguay sous cette perspective permet de rendre visibles des discours et des pratiques marginalisés, mais amène surtout à légitimer l'expérience vulnérable et intersubjective, dans le cas de cette analyse littéraire, d'une femme créatrice. Ce faisant, la littérature, en passant par l'imaginaire, par l'écriture, participe donc à ce processus de légitimation de certaines réalités vécues mais tues.

De plus, si les éthiques du *care* permettent de lire les œuvres littéraires au même titre que la littérature contribue, elle aussi, à la mise en place de l'éthique du *care* (179), c'est que, selon elles, « [r]edéfinir la morale à partir de l'importance, et de son lien à la vulnérabilité structurelle de l'expérience, pourrait ainsi aider à constituer l'éthique du *care* » (174). En fait, cette éthique facilite une lecture du monde qui revendique la vulnérabilité des êtres dans les relations avec autrui et avec ce monde (198). Cette vulnérabilité se manifeste dans l'expérience comme aventure humaine, qui a lieu dans la relation et l'appréciation, disent Molinier, Laugier et Paperman en reprenant les grandes lignes de la pensée de Henry James (180). Voilà qui laisse beaucoup de place

au récit de soi, à l'expression personnelle, laquelle donne à voir une vulnérabilité, l'un des éléments fondamentaux des éthiques du *care*.

Ce faisant, porter une attention au récit personnel, là où tensions et affects se retrouvent, amène à voir une dimension expérientielle qui est souvent évacuée des analyses sociologiques ou politiques, car il y a une grande difficulté à théoriser ou à systématiser cette dimension. Cette difficulté relève de ce que la théoricienne féministe Ilana Löwy nomme des « déséquilibres au cœur même des rapports affectifs » (54). L'expérience affective comporte un caractère ambivalent qui découle d'un rapport complexe que l'individu entretient avec lui-même et avec les normes sociales qu'il a intériorisées. L'éthique du *care*, telle que présentée par Molinier, Laugier et Paperman, reconnaissant l'importance de l'expérience pour sa dimension sensible et conceptuelle (180), permet de réconcilier la dimension ambivalente de l'expérience affective et la théorie conceptuelle. D'ailleurs, Molinier, Laugier et Paperman affirment qu'« on peut voir l'expérience comme aventure à la fois conceptuelle et sensible — dit autrement : à la fois passive (on se laisse transformer, toucher) et agentive. Il n'y a pas à séparer, dans l'expérience, la pensée (la spontanéité) et la réceptivité (la vulnérabilité), la compréhension et la perception » (180-181).

Une telle méthodologie s'applique très bien à la littérature, car porter une attention à la texture de l'écriture diaristique de Marie Uguay donne à voir un motif récurrent dans le *Journal*, soit celui de l'ambivalence; c'est que son expérience amoureuse est à double tranchant, aliénante comme émancipatrice. Les notions de vulnérabilité et de relationnalité, théorisées par l'éthique du *care*, amènent à penser le caractère paradoxal de l'écriture uguayenne. Ainsi, le *Journal* témoigne d'une expérience amoureuse, celle de la diariste, qui s'enracine dans un mouvement entre le désir d'aimer et celui de s'émanciper de l'aliénation.

Lorsque Marie Uguay était philosophe

Si le *Journal* d'Uguay propose une critique féministe de l'aliénation des femmes découlant de l'amour — la diariste laisse des traces de cette « [o]ppression de la femme par tous les mythes de l'amour » (37) —, ce texte amène une autre lecture de l'amour, une qui fait écho aux théories de l'éthique du *care*, principalement celles de Pascale Molinier, Sandra Laugier et Patricia Paperman. En effet, si l'amour dont elle parle est porteur d'une abnégation de soi, Uguay n'en arrive pas à la conclusion

d'éliminer l'amour. Pour elle, le sentiment amoureux reste tout de même un lieu vital : « Amour, fut toujours pour moi lié à la vie, tellement que l'un et l'autre sont parfaitement indissociables. Amour qui rayonne en moi devant un arbre soudainement. Amour de mes parents, legs de la vie. Tout combat pour la survie est pour moi un acte d'amour, et le lieu de l'enfance imprégné d'amour demeure ainsi l'intuition première de ma poésie » (28-29).

Uguay donne à l'amour une tout autre portée que celle qui mène à l'aliénation des femmes. En fait, les propos tenus dans le journal font naître une proposition philosophique, laquelle suggère de concevoir l'amour comme l'« un des multiples objets de connaissance de soi et du monde » (160) ou encore l'amour en tant que « conscience aiguë de l'instant » (119). Cet amour, comme principe de vie, fait écho aux critiques féministes et aux théories du *care*, qui travaillent aussi à désinvestir les rapports d'exploitation que l'on trouve dans les rapports entre les sexes et dans l'expérience affective.

De cette manière, l'amour agit doublement. D'abord, il agit à titre de force personnelle, comme lorsque l'auteure désire se reconquérir elle-même : « Il vaut mieux vivre de sa propre substance, mais être en accord avec soi » (115). De plus, l'amour agit tel un vecteur qui permet l'adhésion avec le monde et avec l'autre : « Je suis ici et tout ce qui m'entoure soudainement fait partie de moi (je le décide ainsi) et j'imagine tous ces lieux que je connais et où je ne suis pas. Je suis la trace que les autres et les lieux ont laissée en moi et la trace que j'ai laissée (même minuscule et non voulue) en les autres » (76).

Ce texte poétique d'Uguay témoigne de cette trace de la sensibilité au monde qui rappelle l'éthique du *care*, en ce sens où l'amour amène Uguay à réfléchir sur l'importance de la relationnalité, de la vulnérabilité et du souci des autres que les théories du *care* revendiquent. Ainsi, être attentif aux autres, s'imprégner de son environnement, comme l'écrit Uguay, sont des postures qui s'incarnent dans un « sujet du *care* [...] un sujet sensible en tant qu'il est affecté, pris dans un contexte de relations, dans une forme de vie — qu'il est attentif, *attentionné*, que certaines choses, situations, moments ou personnes comptent pour lui » (Molinier, Laugier et Paperman 167).

Le *Journal* d'Uguay fait état d'une conscience intersubjective qui porte une attention à ce qui la constitue, ce qui la forge. Dans cette œuvre, on retrouve des pensées, des moments de création et des

correspondances avec des amies à travers lesquelles un même désir s'exprime : celui de s'émanciper de son aliénation par la reconnaissance de l'amour comme philosophie de vie :

Qui suis-je donc au-delà de cette lourde aliénation qui repose sur moi? Rien ne m'empêchera d'aller au bout de mes aliénations, car c'est pour moi la meilleure façon d'en revenir, de les transgresser, et de voir surgir, au-delà, l'individu et la femme réunis ensemble dans la créatrice. Je veux créer autant ma vie que mon œuvre, et de ma vie mon œuvre. Je ne crois pas que c'est en évitant ses faiblesses, en les rejetant sans les éprouver, que l'on se libère, mais en s'y plongeant jusqu'à les décanter. Non pas en les subissant, mais en se les appropriant. (50-51)

Une vision philosophique ressort du texte de la poétesse, dont certains éléments renvoient à l'éthique du *care* que proposent Molinier, Laugier et Paperman. L'écriture poétique dans le *Journal*, à la fois déchirante, émancipée et vulnérable, met au jour une manière d'être au monde vers laquelle Uguay tend.

Également, le rapport à l'autre au cœur des réflexions de la diariste constitue un témoignage de la proximité de son expérience en tant que femme et de son rapport à la vulnérabilité. Parfois, Uguay déplore cette logique de genre; d'autres fois, elle en est reconnaissante, puisque l'attention portée vers le monde et vers autrui s'inscrit comme une forme d'amour qui la rapproche de la vie :

L'outre-vie c'est quand on n'est pas encore dans la vie, qu'on la regarde, que l'on cherche à y entrer. On n'est pas morte mais déjà presque vivante, presque née, en train de naître, peut-être dans ce passage hors frontière et hors temps qui caractérise le désir. Désir de l'autre, désir du monde. Que la vie jaillisse comme dans une outre gonflée. Et l'on est encore loin. L'outre-vie comme l'outre-mer ou l'outre-tombe. Il faut traverser la rigidité des évidences, des préjugés, des peurs, des habitudes, traverser le réel obtus pour entrer dans une réalité à la fois plus douloureuse et plus plaisante, dans l'inconnu, le secret, le contradictoire, ouvrir ses sens et connaître. Traverser l'opacité du silence et inventer nos existences, nos amours, là où il n'y a plus de fatalité d'aucune sorte. (104-105)

L'outre-vie est en quelque sorte la mise en place poétique et éthique du

sens que veut donner Uguay à l'existence, à son existence, et qui passe par le désir, l'amour, la vie et la création.

De plus, l'écriture uguayienne laisse entendre que l'amour joue un rôle dans le lien social. En soutenant que « [d]ans la vie de l'individu, la romance est devenue le seul "lieu" où il peut encore s'exprimer » (193), elle avance que le relationnel constitue un endroit où l'agentivité peut exister. Cela fait encore une fois écho à la proposition des éthiciennes du *care*, qui considèrent l'expérience de la vulnérabilité et de la relationnalité comment étant à la base de l'expérience du réel. Également, Uguay affirme au sujet de l'être humain que si « [l]e quotidien, le privé est devenu le seul champ possible de ses investigations, sa seule puissance » (193), c'est que l'expérience dans sa portée affective peut être investie collectivement et politiquement. Cette idée renvoie à la vision de bell hooks, qui fait de l'amour l'un des piliers de la communauté et de la société : « Women, along with the culture as a whole, need constructive visions of redemptive love. We need to return to love and proclaim its transformative power » (15). De même, les éthiciennes du *care* soutiennent qu'il faut réinvestir l'éthique du *care* comme fondement politique (Molinier, Laugier et Paperman 20) et, comme certaines féministes matérialistes, que les relations humaines fonctionnent sur la base de l'interdépendance des sujets (Jónasdóttir et Ferguson 250).

Ainsi, la vision de l'amour que met de l'avant Marie Uguay s'apparente à ce que proposent ces philosophes : « La relation à l'autre, le type d'intérêt et de souci que nous avons des autres, l'importance que nous leur donnons, ne prennent sens que dans la possibilité du dévoilement (volontaire ou involontaire) du soi » (Molinier, Laugier et Paperman 169). Le *Journal* d'Uguay offre une parole singulière, une expérience de femme, d'amoureuse et de malade qui place en l'amour le potentiel transformateur. De cette manière, cet amour, qui fait ressurgir une forme poétique de vulnérabilité relationnelle analogue à celle configurée par l'éthique du *care*, se révèle, chez Uguay, comme un principe fondamental de la vie.

L'écriture pour se rendre visible

Selon l'auteure Nathalie Heinich, il faut être capable de se dépouiller de l'identité que nous attribue la société patriarcale afin de se construire soi-même dans « l'affranchissement à l'égard des règles édictant la division entre les sexes » (61). C'est de la passivité amoureuse que doivent

s'affranchir ces femmes. Le cas d'Uguay s'arrime bien aux propos d'Heinich. Or, Marie Uguay se reconstruit non pas en éliminant toute trace de sa féminité, mais plutôt en s'identifiant tantôt à l'amoureuse, tantôt à, comme le dit Heinich, « [c]elle qui agit et aime comme un homme » (61).

Marie Uguay revendique une liberté et une autonomie que la société patriarcale configure en fonction des hommes blancs bourgeois. En réaction à sa prise de conscience de l'aliénation des femmes dans la quête de l'amour, Uguay souhaite rompre avec son souci pour Paul, qui la hante. Elle veut apprendre à vivre pour elle-même, être indépendante, croire en elle et ne pas s'éteindre soi-même pour plaire aux hommes. C'est par l'écriture qu'elle renoue avec l'amour et par l'amour de l'écriture qu'elle se redonne la vie :

Par la poésie, reconquête de la femme sur son désir (pas le désir de l'autre ni le désir du désir de l'autre). Réinventer son sexe, ou peut-être seulement l'inventer, lui qui n'a jamais eu de véritable forme, de véritable vie. Renaissance quotidienne en moi de la poésie, comme cette redécouverte incessante du soleil, du ciel, des arbres, de la terre. Émerveillement toujours, ouverture aux êtres et aux choses. (65-66)

En fait, elle écrit pour ne pas se détruire elle-même (50). Page après page, son expérience vulnérable et spontanée apparaît un peu plus rattachée à sa pratique d'écriture, et si c'est d'abord par l'expression de la poésie qu'Uguay pense se réconcilier avec sa « condition féminine » (50), elle y parvient autant à travers la pratique de l'écriture diaristique. Au fil de la lecture du *Journal*, les paroles ambivalentes de la diariste semblent donner forme à un récit de vulnérabilité, de création et d'amour tout droit tiré de ses expériences de la féminité. Toutefois, si elles lui paraissent aliénantes et contraignantes, ces expériences de vulnérabilité, par exemple dans la maladie ou dans l'amour, deviennent soudainement des forces, des inspirations à créer, à écrire. Uguay découvre donc, par l'écriture, qu'elle peut se redonner la vie :

Écrire c'est une façon de connaître. Dans connaître il y a le mot naître. Naître sans cesse au réel d'une connaissance jamais intransigeante et dominatrice, mais toujours spéculative. C'est multiplier sa vie dans et par le langage, vivre comme dans un lieu où tout part et revient sans cesse. C'est approfondir la face

autobiographique des rêves. C'est une autre forme de l'amour fou.
(182)

L'amour qui impose à Uguay une abnégation de soi peut alors se métamorphoser en source d'autodétermination : « [l']affirmation de soi se fait non pas dans un rapport de domination sur l'autre, mais de rencontre et d'échange, c'est-à-dire d'érotisme avec l'autre » (104). L'agentivité qu'appelle ce principe d'amour d'Uguay s'ancre dans la reconnaissance de l'ambivalence qu'elle ressent. Ainsi, face à une société qui prescrit des rôles sexuels, l'écriture d'Uguay propose qu'il soit possible d'agir et de se construire une identité propre en s'appropriant les codes discursifs hétéronormatifs, par exemple en jouant avec les formulations dans l'écriture : « Je n'ai pas peur des formules poétiques masculines, des mots masculins, je ne veux pas les copier, je veux m'en servir à mon aise. Que chaque phrase criante de banalité donne une sensation de déjà-vu, mais que toutes ces phrases unies dans le texte projettent sur le texte un nouveau sens » (209).

Conclusion

L'objectif de cette analyse ne consiste pas à dresser un portrait exhaustif des liens entre le *care* et l'écriture de Marie Uguay. Ce ne serait pas possible. D'une part, l'intérêt se situe plutôt dans la nécessité de lire son journal dans la perspective de l'éthique du *care* en tant que théorie féministe, laquelle aide à rendre visible la force de la vulnérabilité dans la mise à nu de la prose uguayienne. D'autre part, il importe de renouveler le regard critique porté sur l'œuvre de Marie Uguay. Le *Journal* agit tel un autoportrait qui résiste doucement, à travers l'expression singulière de la vulnérabilité de l'auteure. C'est là toute la richesse du texte, dans la complexité d'une femme qui fait de ses paroles « des armes vives » permettant l'éclatement de l'amour (19) et la réappropriation de son existence. On assiste à la naissance d'une pensée éthique et politique, par laquelle une femme, d'une part, s'avoue conditionnée par des normes patriarcales mais, d'autre part, exprime son désir de s'en départir pour se donner la vie.

Certes, il y a beaucoup de tensions dans l'écriture d'Uguay, mais celles-ci révèlent les paradoxes amoureux entre désirs et normes intériorisées par une femme dont la vie intérieure rend perceptibles un lien relationnel et une vulnérabilité au cœur de son expérience. Cette ambivalence dans l'expérience de la diariste tend vers un discours où

l'amour est un élan politique, où l'amour serait autrement qu'aliénant pour les femmes. Un amour qui libère de l'abnégation de soi, mais qui permet de penser la relationnalité que les schèmes et structures politiques dominants tendent à invisibiliser (Molinier, Laugier et Paperman 169).

Finalement, le discours poétique d'Uguay vacille entre l'amour comme lieu de son aliénation et l'amour comme principe philosophique, comme force créatrice. Voilà le témoignage de Marie Uguay qui, par son journal, se questionne sur le « chemin qui [les] a amenée[s] de l'aliénation à la liberté de l'amour » (132). Le *Journal* est donc un texte qui montre la vulnérabilité et la relationnalité d'une femme par le récit intime de son expérience avec le monde, dans lequel elle raconte ses soucis, ses sentiments, ses projets d'écriture, ses désirs, son désarroi devant la mort et les aléas ambivalents de son sentiment amoureux. Cette écriture poético-prosaïque illustre une parole de femme préoccupée par l'ambivalence des affects, du point de vue à la fois d'une vaincue et d'une émancipée qui voit en l'amour une forme de salut face à sa mortalité. Paradoxalement, ce journal intime montre la vitalité d'une femme qui crée sa propre existence devant la mort qui la guette. Uguay rejoint ici les « écritures au féminin », les écritures de femmes qui s'émancipent en se réappropriant leur voix et pour qui « [p]rendre la parole quand on est femme, c'est devenir » (Théoret 108).

L'écriture uguayienne se situe quelque part entre l'écriture d'Anne Hébert, qui affirme qu'« [é]crire un poème, c'est tenter de faire venir au grand jour quelque chose qui est caché » (Anne Hébert, « Écrire un poème »), et celle de Pablo Neruda, pour qui « il faut tout un travail obscur pour que les étoiles soient vertes » (Neruda, cité dans Uguay 165). La voix de ce journal se lit tel un témoignage poétique où la diariste s'arme d'une plume et d'amour pour vivre comme selon ses propres termes. Ce journal tire profit du mélange des genres et d'une pluralité, d'un tissage de discours, qui donnent lieu à une proposition philosophique et politique construite à partir d'une expérience personnelle et affective intersubjective, relationnelle. Ainsi, le *Journal* de Marie Uguay mobilise une pensée sur l'amour qui fait écho à l'éthique féministe du *care*. La lecture du journal donne à voir une écriture poétique marquée par une ambivalence vulnérable qui trouve son sens dans l'expérience affective de la diariste. Selon le paradoxe uguayien, « [d]evant ce drame l'amour reste le lieu où se retrouvent nos

détresses, nos aliénations et notre liberté, c'est notre dernier instant, notre dernier paysage véritable. L'écriture est la recherche d'un paradis perdu » (162).

OUVRAGES CITÉS

- Auger, Manon. *Les journaux intimes et personnels au Québec : poétique d'un genre littéraire incertain*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2017.
- Bartky, Sandra Lee. *Femininity and Domination: Studies in the Phenomenology of Oppression*, New York, Routledge, 1990.
- Beauvoir, Simone de. *Le Deuxième Sexe*, t. 2, Paris, Gallimard, 1976 [1949].
- DeFalco, Amelia. *Imagining Care: Responsibility, Dependency, and Canadian Literature*, Toronto, University of Toronto Press, 2016.
- Deschênes, Marjolaine. « Les ressources du récit chez Carol Gilligan et Paul Ricoeur : peut-on penser une littérature *care*? », dans Sophie Bourgault et Julie Perreault (dir.), *Le care : éthique féministe actuelle*, Montréal, Remue-ménage, 2015, p. 207-227.
- Hébert, Anne. « Écrire un poème », *Œuvre poétique 1950-1990*, Montréal, Boréal, 1993, p. 97.
- Hébert, Pierre. *Le journal intime au Québec : structure, évolution, réception*, Montréal, Fides, 1988.
- Heinich, Nathalie. *Les ambivalences de l'émancipation féminine*, Paris, Albin Michel, 2003.
- Hétu, Dominique. *Geographies of Care and Posthuman Relationality in North American Fiction by Women*, thèse de doctorat, département de littératures et de langues du monde, Université de Montréal, 2016.
- hooks, bell. *Communion: The Female Search for Love*, New York, Perennial, 2002.
- Jónasdóttir, Anna, et Ann Ferguson (dir.). *Love: A Question for Feminism in the Twenty-First Century*, New York, Routledge, 2014.
- Löwy, Ilana. *L'emprise du genre : masculinité, féminité, inégalité*, Paris, La Dispute, 2006.
- Molinier, Pascale, Sandra Laugier et Patricia Paperman (dir.). *Qu'est-ce que le care? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Payot et Rivages, 2009.
- Noizet, Pascale. « L'amour moderne : de tradition en transgression ou... la féminité en question », *Tangence*, n° 47 (mars 1995), p. 8-20.
- Olsen, Tillie. *Silences*, New York, Dell, 1989.
- Simonet-Tenant, Françoise. *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004.
- Smart, Patricia. *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan : se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014.
- Snauwaert, Maïté. « Une nouvelle éthique féministe », *Liberté*, n° 307 (2015), p. 21-23.
- Théoret, France. *Entre raison et déraison*, Montréal, Les herbes rouges, 1987.
- Uguay, Marie. *Journal*, Montréal, Boréal, 2005.